

TINO ROSSI

*Ma vie et
mes chansons*



Idoles
DU PUBLIC

COLLECTION
PÉRIODIQUE
BIMESTRIELLE
ILLUSTRÉE

4.^F

ET

D'ÉDITIONS - 26, RUE DE BASSANO.

TINO ROSSI

*Ma vie et
mes chansons*



5°

Nom : Rossi

Prénoms : Constantin

Né le 24 août 1904

à Ajaccio
L'Officier de l'état civil

MAIRIE

O

Ti !

— O !

— O Ya! O Pe! O Marti. (1)

— O! O! O!

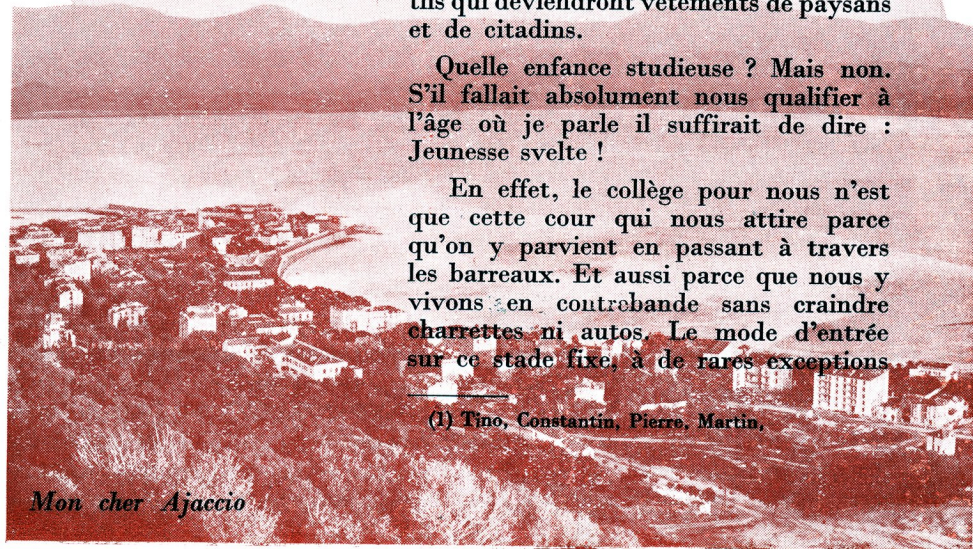
Un gamin sonne à coups de vocatifs sonores le rappel de toute la marmaille de la rue Fesch. Où est-elle donc cette marmaille ? Dans la cour du collège qui donne sur la rue à quelques mètres de l'échoppe où Papa coupe draps et coutils qui deviendront vêtements de paysans et de citadins.

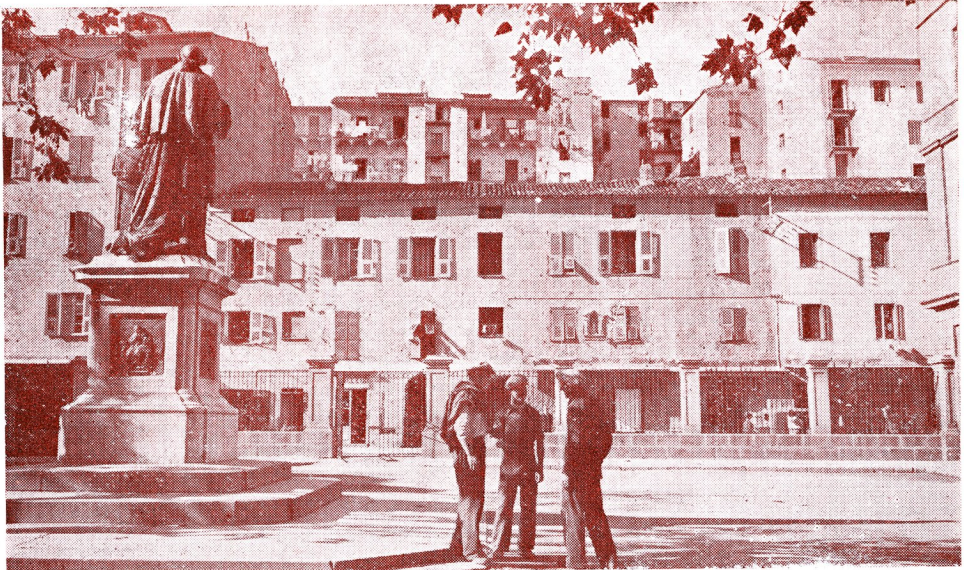
Quelle enfance studieuse ? Mais non. S'il fallait absolument nous qualifier à l'âge où je parle il suffirait de dire : Jeunesse svelte !

En effet, le collège pour nous n'est que cette cour qui nous attire parce qu'on y parvient en passant à travers les barreaux. Et aussi parce que nous y vivons en contrebande sans craindre charrettes ni autos. Le mode d'entrée sur ce stade fixe, à de rares exceptions

(1) Tino, Constantin, Pierre, Martin.

Mon cher Ajaccio





La cour du Collège et la statue du cardinal Fesch

près, une limite d'âge aux joueurs. Arrive un moment où la tête ne passe plus... Adieu ! Inutile de multiplier les contorsions des hanches et de la poitrine. On est bouclé... à l'extérieur ! De ce jour-là on ne fait plus partie de l'équipe. On est effacé du registre des petits enfants d'Ajaccio que gardent les dieux méditerranéens. On est classé : *grand* et l'on abandonne à leurs jeux bruyants les moins de huit ans.

— O Ti !

— O

— O Ya ! O Pé ! O Marti !

— O ! O ! O !

Qu'est-ce qu'il a à hurler de la sorte celui-là ? C'est Joseph, le fils d'un de nos voisins. Joseph que nous appelons Sizé ou Sisinéllu soit au vocatif : Sisiné.

Sisiné de l'autre côté de la grille s'époumonne :

— Venez ! Venez ! Il y a un bateau de *sordats* qui va partir.

Un bateau de *sordats* !

C'est une ruée vers les barreaux à travers lesquels nous glissons comme l'eau glisse au creux de la main. Chutes sur le trottoir, bruits de souliers ferrés, glissements furtifs des pieds nus et la galopade vers les quais. Je suis le dernier. Je suis toujours le dernier parce que je traîne toujours derrière moi mon jeune frère Antoine qui traîna plus tard lui-même son cadet Dominique.

On va voir s'éloigner du quai et partir sur la haute mer les grands paquebots qui s'en vont vers la France, chargés jusqu'à la pointe des mâts, d'hommes en pantalons rouges.



La rue Fesch.

Nous sommes en août 1914. J'ai sept ans et la guerre vient de transformer l'existence de presque toute l'Europe. Mais je ne connais pas l'Europe. Je ne connais que deux noms de villes parce que j'ai répondu dès l'âge de quatre ans à la vieille interrogation de mes aînés :

— Quelles sont les deux plus belles villes du monde ?

— Paris et Ajaccio !

Vanité puérite ! Euh ! Je connais assez bien Paris maintenant. J'ai subi son envoûtement et je l'admire, comme faisait Montaigne, jusque dans ses verrues mais... mais, comme répétait le paysan obstiné de chez nous :

— Paris est Paris, mais Ajaccio est Ajaccio.

Ajaccio est un des plus jolis coins de la planète ! si j'en crois les visiteurs qui ont admiré son golfe et en ont chanté la beauté, mais serait-elle moins somptueuse qu'elle est ma ville natale et celle de mon père et celle de ma mère et de tous mes ascendants aussi loin que je puisse remonter.

Ajaccien pur sang ! Etonnez-vous que je ne renie pas mon affirmation puérite : *Les deux plus belles villes du monde sont Paris et Ajaccio.*

*Je traînais toujours
mon frère cadet Antoine*



PREMIER SOUVENIR

J'AI sept ans et voici que notre chère cité modifie soudain son aspect, son rythme, sa tenue. Presque tous les hommes se sont habillés en soldats. Il en arrive de tous les villages de l'intérieur. Ils traînent à la tombée de la nuit par groupes sur le cours Napoléon où ne se promenait jusque-là que l'élégante Société de la ville. Comme en Espagne... — Je parle d'avant la Révolution — La promenade ajaccienne tient entre l'ancien bureau de poste et les robinets d'eau potable qui coulent sous le double escalier de la caserne. Il y a autour de ce couloir des espaces considérables et, à cette heure, déserts : le port, la place du Diamant, la place Abattucci... Aucun intérêt ! De même qu'à Burgos, à Vigo ou à Séville, le bon ton ne confère qu'à cent cent mètres de boulevard l'honneur du rassemblement vespéral des gens de qualité.

Et voilà que les chapeaux melons des aristocrates, les chapeaux mous des gardiens, les chapeaux « boléro » des artistes, les casquettes « jockey » des artisans et des oisifs sont remplacés par des képis, des kèpis, des képis...

Des dizaines de milliers de Corses partent vers les fronts de combat. Quarante mille ne reviendront pas.

Mon père, heureusement pour nous, n'était plus mobilisable et pour deux raisons majeures : il était de la réserve de la territoriale, il avait sept enfants vivants. L'aînée, ma sœur Marie-Rose était déjà une grande jeune fille de 18 ans, mais les six autres s'échelonnaient entre treize ans et six mois.

POURQUOI CES SOUVENIRS ?

LA mobilisation générale : tel est le premier souvenir d'enfance qui projette ma petite personne en dehors du cercle familial et du groupe de mes amis que le voisin Joseph, dit Sisinellu, appelait dans la cour du collège pour aller voir partir les « sordats » sur le grand bateau.

Premier souvenir qui doit être commun à tous les hommes de mon âge. Le décor seul changeait n'est-ce pas ? A Paris, c'était la grande ruée vers les gares, à Ajaccio vers le port. Ici les larmes tombaient dans la mer, ailleurs dans le torrent des montagnes, ailleurs sur les champs moissonnés des grandes plaines. Souvenir commun à tous et tellement que je me demande pourquoi j'ai accepté de rappeler ces heures de de ma vie et d'autres encore.

Qu'apprendrai-je à autrui ? Qu'apprendrai-je à moi-même ?

Autrefois, lorsque quelqu'un commençait à écrire ses mémoires, on chuchotait : « Le chant du cygne ! Il n'y a donc plus que le passé qui l'intéresse ? »

Dira-t-on cela de moi alors que je suis résolument et tout entier tourné vers l'avenir ?

Ecrit-on des mémoires lorsqu'on n'a pas trente ans ? Car je ne les ai pas et je ne suis pas pressé de les atteindre.

On insiste. On me pousse. — Je me transporte par la pensée sur le « plateau du Casino de Paris ou de l'A. B. C.

Souvent, alors que j'ai chanté huit ou neuf chansons, que j'ai la gorge pleine de fumée, les oreilles bruisantes des éclats des orchestres, et que je porte cette fatigue d'autant plus pesante que l'artiste a voulu plus directe et plus intense la communion avec l'auditoire, souvent le public insiste. Il en demande *une autre* ! Et voici que la fatigue s'envole comme si l'on était d'un coup débarrassé d'un manteau trop orné, la gorge redevient fraîche, les oreilles attentives... et l'on chante encore.

Cette sensation de fraîcheur inattendue, de libération, ne vient qu'à ceux qui tiennent sincèrement à rendre hommage aux spectateurs, et à les remercier de leur fraternelle attention. J'ai toujours beaucoup tenu à rendre cet hommage et si j'ai consenti enfin à prendre la plume, c'est avec l'impression que cet hommage pourrait se prolonger ainsi jusqu'aux amis inconnus que ne me connaissent que par le disque et par la T. S. F..

Ils me connaîtront mieux ainsi et ils pourront observer que, quoique me servant moi-même, je me servirai moins bien que n'ont fait jusqu'ici certains écrivains — (et particulièrement mon compatriote Pierre Bonardi) — Ils remarqueront aussi qu'un jeune homme d'une humble condition, un fils d'artisan chargé d'enfants, peut être soudain touché par un succès exceptionnel sans perdre pour cela son équilibre intérieur, sa simplicité primitive et sa volonté d'être toujours et partout le fidèle et loyal compagnon de tous ceux qui lui accordent leur estime ou leur affection.

AU TRAVAIL

DONC, me voici à une table en train d'éveiller mes souvenirs les plus lointains et soucieux du jugement que l'usage porte contre ceux qui s'appliquent à la même tâche : un homme écrit ses mémoires lorsqu'il abandonne la voie où il fit plus ou moins brillante carrière.

Et bien non ! Je trouve soudain que les amis qui exigent cet effort d'hommes encore jeunes ne les conseillent pas trop mal. Réfléchissons : De deux choses l'une, ou bien ma carrière se poursuivra sur la courbe montante où elle est heureusement engagée à cet instant, ou bien elle s'arrêtera plus tôt que je ne voudrais.

Si elle va très haut et très loin, certainement, j'en voudrais fixer les étapes. Si elle s'arrête prématurément, j'aurai probablement envie de chercher une consolation dans le passé. A ce moment-là, que ce passé soit très lointain ou assez rapproché, les recherches seront fatalement plus pénibles, puisque ce passé sera plus long et plus chargé.

Alors autant commencer tout de suite, en fixant par des notes cursives ce qui me paraît indispensable, à moi, de rappeler et ce qui peut paraître intéressant aux amis inconnus qui me liront.

LA CHANCE ET LE MAGNETISME

NOUS y verrons apparaître une part de chance. A la loterie humaine, j'ai tiré un bon numéro. Je le dois à ma mère. Mais la chance ni le don ne suffisent. On retiendra qu'il faut beaucoup d'obstination pour atteindre le public chez lui, lorsqu'il se délasse près de son phonographe ou de son appareil de T. S. F. ; qu'il faut beaucoup de patience pour être admis à se présenter dans les salles où il s'assemble et qu'avant même cette obstination et cette patience il faut une somme énorme de bonne volonté, de foi et d'énergie pour se mettre en état d'être entendu.

J'ai déjà observé que dans notre métier entrait une très grande part de magnétisme naturel dont on aurait tort d'être vaniteux. Certains êtres dotés des plus belles vertus, infatigables dans leurs études et leur préparation arrivent à une sorte de perfection telle qu'on peut considérer la froideur du public comme une injustice criante. D'autres, avec moins d'ardeur et quelquefois avec moins de conscience, sont accueillis par une sympathie unanime. C'est que les uns ont un magnétisme naturel et que les autres ne l'ont pas. Ni les uns ni les autres ne sont responsables.

Lorsque je pense à l'accueil qui m'est fait, je me tourne vers ma mère à qui je le dois d'abord et vers ma race qui m'a façonné tel que je suis, avec mon apparence extérieure et un rayonnement que je ne méritais pas plus qu'un autre et dont je bénéficie chaque jour.

Il est évident que c'est une grande chance à certains égards que d'être né à Ajaccio et parmi le peuple le plus lyrique de la terre. Les Corses naissent et grandissent au milieu des chansons tragiques ou satiriques. Si nombreux que soient mes camarades d'Opéra, d'Opéra-Comique, de Music-Hall et de Comédie, j'estime que mes compatriotes mettent une extrême discrétion à exploiter leurs qualités

Je dois tout à ma mère



lyriques. Il y a eu et il y a encore Mlle Borgo et Cesar. Il y a maintenant Michelletti et l'extraordinaire Cyrano, José Luccioni et puis Marcelle Praince et puis Pierrette Madd et puis Jane Pierly. et aussi Dreaan. Il y a l'impitoyable mais génial Martini.

Il y a tous les jeunes qui sortent en ce moment et qui sauront s'affirmer. Si j'allais au bout de ma pensée, je dirais encore qu'il y a aussi Moro-Giafferi et Campinchi et tous leurs confrères nés dans notre île, lesquels après les frères Decori, dont l'un fut un merveilleux avocat et l'autre un merveilleux comédien, confirmant chaque jour les possibilités lyriques des insulaires méditerranéens.

Quoi qu'il en soit, je me vois dès l'âge de sept ans berçant ma plus jeune sœur et lui chantant des Nanne (1). Ces vieilles chansons l'endormaient très vite mais elles rassemblaient autour de moi toute la maison. Ce fut mon premier public.

On trouvera dans les disques ces airs doux et nostalgiques dont l'origine est bien lointaine. Je les tenais de ma grand-mère paternelle qui vivait parmi nous. Et sans doute les tenait-elle de sa grand-mère à elle.

Notre petite Laurence endormie, je continuai pour la maisonnée suspendue aux lèvres d'un enfant de sept ans à chanter :

Ninina, la mio diletta
Ninina, la mio speranza

Qui m'eût dit alors que cette Ninina atteindrait à travers les disques tant de familles unies autour d'un bébé et qu'elle évoquerait là dans une langue inconnue la plus tendre des images : le sourire d'un petit enfant qui s'endort.

Ma plus jeune sœur Laurence était alors âgée de 6 ou 7 mois à peine. Elle était arrivée huitième, et nous étions sept enfants vivants. J'avais neuf ans lorsqu'arriva le benjamin de la famille mon frère Dominique. Pour les parents d'Ajaccio la chance des chances est que la naissance se produise le jour de l'arrivée d'un paquebot :

— Et où tu l'as pris, maman ?

— Eh ! tu n'as pas vu qu'il est arrivé un paquebot ce matin.

C'est une réponse bien commode.

La légende de la découverte dans les choux n'a pas cours pour la raison sans doute que les potagers ne foisonnent pas dans la ville où naquit Napoléon.

Et je berçais Dominique comme j'avais bercé Laurence.

Je portais moi-même le nom du seul des fils que ma mère eût perdu : Constantin. Il mourut âgé de sept ans à la fin de l'année 1906 et comme j'arrivais avec le printemps de 1907 — par un bateau de la Compagnie Fraissinet bien sûr ! — je pris sa place et son nom. Cela faisait encore par bonheur quatre filles et quatre garçons. Je pense quelquefois que si une guerre éclatait à cette heure ma mère aurait quatre fils au front puisque le plus âgé, mon frère Joseph, n'a pas trente-trois ans et que le plus jeune : Dominique, vient tout juste d'en avoir vingt !.

La vie de famille était calme autant que peut l'être une existence dans laquelle s'agitent tant de gosses. Mon père avait fort à faire pour nourrir toutes ces bouches et ma mère pour les essuyer. C'est aujourd'hui seulement que je mesure la somme énorme de travail et de dévouement qu'ils ont consacrée à nos jeunes existences.

(1) Nanne : *Berceuses*.

COMMENT ON FORME LES CARACTÈRES ET LES SANTÉS

Le sport avait déjà beaucoup mordu dans notre île, mais il n'était pas grand besoin des codifications du foot-ball ou des courses de compétition pour que les jeunes ajacciens se présentent au conseil de révision et devant la vie avec des muscles solides et des poumons aérés.

La guerre pourtant, leur enleva le plus passionnant et le plus violent de leurs sports. Tous les ans, les gosses des différents quartiers se battaient violemment entre eux. Cela remonte fort loin et l'on raconte même que Napoléon prit part à ces combats et qu'il y fit son apprentissage de Petit Caporal.

Presque tous nos aînés portent la marque de cicatrices qui prouvent leur vaillance à défendre le drapeau du quartier.

La première expédition à laquelle je pris part fut celle de 1913. J'avais six ans, mon frère Joseph en avait neuf. Nous marchions sous le drapeau des « Trois Maries » pour combattre ceux de la « Cathédrale ». Cela se passa sans trop de mal et nous n'eûmes pas en rentrant la paire de calottes que recevaient en ces jours belliqueux tous les guerriers minuscules qui rentraient avec leurs vêtements déchirés et le visage en sang.

Qu'on ne croie pas que je parle d'un simple divertissement. C'était bel et bien la guerre mais sans armes à feu ni épées. Cailloux et bâtons suffirent à se faire du mal.

Et la preuve en est que je porte au front à la naissance des cheveux une cicatrice qui me vient de ces batailles-là.

Nous avions même nos chants de guerre. Ceux-là je ne les ai pas enregistrés mais je me les rappelle encore. Sur un rythme de marche militaire nous accompagnions notre drapeau en hurlant :

— *A barrié sanguineghia ;*

— *I tre Mari batti focu,*

— *Alza lù palaghio*

ce qui signifie :

— *Le quartier de la barrière est en sang.*

— *Le quartier des « Trois Maries » met le feu partout.*

— *Levez votre drapeau !*

On le sait, je n'ai pas l'organe qu'il faudrait pour ces sortes de Carmagnoles. Je me battis comme les camarades, mais tout compte fait, je chantais mieux les berceuses.

Nous vivions beaucoup aussi à *la marine* ; c'est probablement là que j'ai pris mes plus belles leçons de chant. Les marins d'Ajaccio fredonnent en réparant leurs filets largement étendus sur le granit du port et chantent à pleine voix lorsqu'ils partent pour la pêche.

Du passage des Napolitains au temps où l'on venait de *Mare Chiare* et de *Santa-Lucia*, ces deux perles épanouies au pied du Vésuve, pêcher le corail dans nos eaux, les Ajacciens ont gardé le goût de la *canzonetta*. Certaines de ces *canzonette* sont certainement plus chantées à Ajaccio qu'à Naples et il arrive même que

nos poètes régionaux y adaptent des paroles corses. C'est ainsi que j'ai pu enregistrer *Ajacciu bellu* sur la musique de *Santa-Lucia lontana...* mais, à la vérité, j'aime mieux me maintenir dans le folk-lore corse, paroles et musiques ; et si j'abordais le folk-lore italien je me cantonnerais aussi jalousement dans la pièce complète, c'est-à-dire texte et partition plutôt que de propager des enfants bâtards qui ne sont plus ni français, ni corses, ni italiens.

Voici que j'ai tout à coup un frisson de frayeur. J'ai plusieurs fois opposé les deux épithètes : Corses et Français. Je l'ai fait pour la commodité de ce récit et je continuerai, mais non sans avoir noté que mes compatriotes ne recourent jamais à cette opposition de termes. Pour eux on ne doit employer que *corse* et *continental*, pour la raison que tout cela est *français*, soit de l'île, soit du continent.

Et ils ont raison. Je m'excuse donc et je poursuis.

De mon temps, il restait quelques charretiers du modèle antique, c'est-à-dire malgré l'envahissement de l'automobile, des charrettes, des chevaux et des mulets.

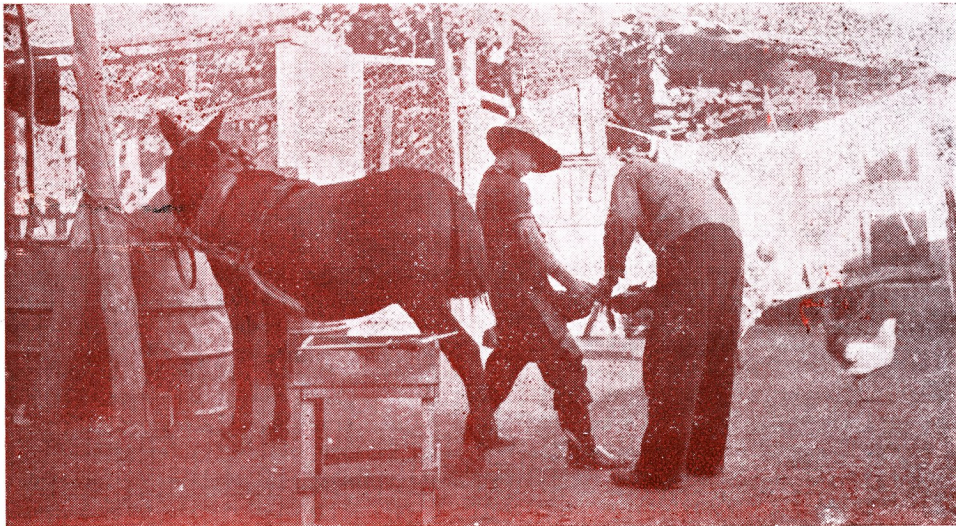
Encore de fameux chanteurs que ces muletiers ! Ils nous ont souvent trouvés dans les jambes de leurs bêtes, attrapant les mosche cavalline (mouches de cheval) et agitant de toutes nos forces les grelots et les clochettes des harnachements.

Nous n'avions pas à aller loin : les principales écuries se trouvaient au bout de la rue Fesch à deux cent mètres de chez nous.

Allez-donc vous amuser pareillement dans un garage !

La grande joie était de sauter dans une barque et de nous essayer à ramer, nos deux petites mains accrochées sur un lourd aviron. On tournait sur place bien entendu jusqu'au moment où un *grand* venait nous dépanner à moins que ce ne fut le propriétaire de la barque qui nous débarquait en riant de notre hardiesse et en

Les écuries étaient au bout de la rue Fesch.



nous faisant honte de notre incapacité. Les marins d'Ajaccio ont bon caractère.

Peut-on imaginer mon allégresse et ma fierté lorsqu'Yves Mirande me fit un scénario *Au son des Guitares* qui me ramenait avec Pierre Ducis pour tourner sur ce vieux port d'Ajaccio où j'ai vécu en bon lazzarone des heures inoubliables.

Un moment donné une réplique me forçait à dire :

— Je ne quitterai jamais mon pays !

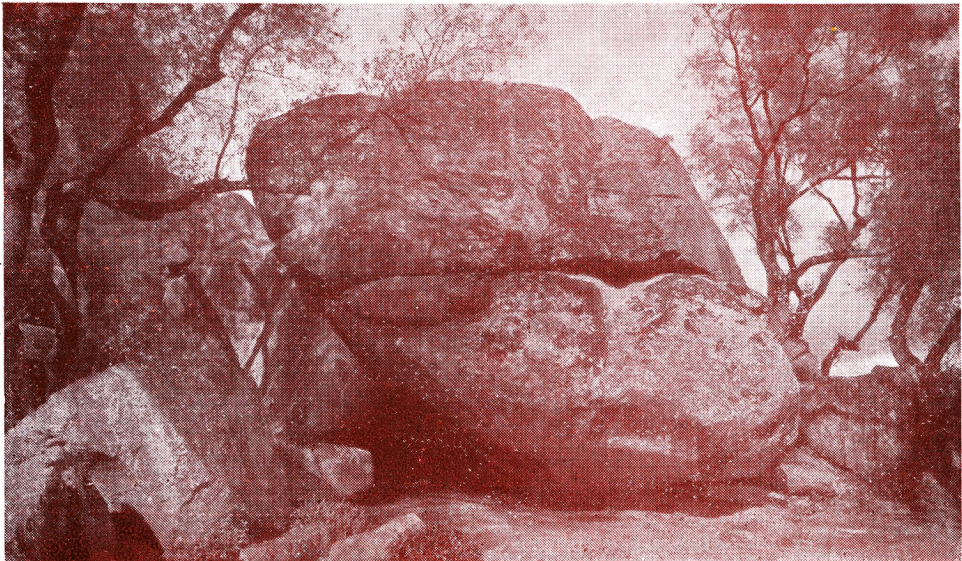
Cette réplique avait bien du mal à sortir. Au moment de la lancer, au micro ! j'avais la gorge serrée, le cœur lourd. Il me semblait que toute mon enfance se dressait devant moi pour me crier :

— Tu étais heureux ici et pourtant tu es parti.

Le maquis pourrait me rappeler d'aussi belles heures. Quand la mer était trop mauvaise, nous nous en allions dans l'intérieur. Le maquis le plus voisin d'Ajaccio commence aux portes de la ville, à la fameuse grotte dite *Grotte de Napoléon*. Il y a un peu plus haut une fontaine qui donne une eau d'une exquise fraîcheur : la fontaine du Salario, toute ombragée de cyprès. A partir de juin et pendant les vacances, nous faisons du nudisme bien avant qu'il ne devienne une mode. Des douzaines de mômes se poursuivaient avec de grands cris dans les rochers qui bordent le golfe d'Ajaccio, entre l'usine à gaz et la ravissante propriété de M. Coty, le Scudo. Et, comme chacun sait, la mer nourrit ses amis. Quand nous rentrions le soir nous n'avions pas faim, car rien n'est plus exquis qu'un tout petit crabe des rochers craquant sous la dent et donnant au palais une succulente impression de fuit marin.

En France... pardon ! sur le continent, on les fait cuire et ils perdent toute leur saveur.

La fameuse grotte... Napoléon... qui n'est pas une grotte



SÉRÉNADES

ON berce sa petite sœur pour commencer. On mêle sa voix fluette à la voix des marins et puis, un beau soir, l'enfant devenant jeune homme, des camarades l'entraînent dans une sérénade.

C'est une des plus jolies traditions corse que la tradition des sérénades et il est navrant qu'elle soit peu à peu abandonnée. L'après-midi, on répétait soigneusement dans quelque arrière-boutique de bar les chansons que l'on allait offrir le soir à la plus belle et accompagnés par les mandolines et les guitares sur les minuit, on partait vers la maison de la bien-aimée et tous pour un, pour l'amoureux, nous l'accompagnions ou chantions les gentils airs dédiés à quelque jolie jeune fille.

C'est encore un sport, si j'ose m'exprimer ainsi, qu'il convient de pratiquer avec certaines précautions. Tout le monde, même chez nous, n'est pas sensible aux sérénades et quelquefois au lieu de voir s'ouvrir une fenêtre et apparaître une vision de charme et d'amour, on recevait d'une jalousie tout juste soulevée une pluie dégoûtante lancée brutalement d'un pot de chambre.

Et bien ! Il me plaît de reconnaître que ma voix n'indisposa jamais personne et que je ne reçus jamais ce malodorant cadeau sur la tête. Je fais cette observation comme toutes celles qu'on a pu lire ou qu'on lira dans ces lignes, sans le moindre sentiment de vanité. La preuve en est que cherchant ma voie, je les envisageais toutes sans que m'effleurât même la pensée que c'est en chantant que j'assurerais mon avenir.

Quoi qu'il en soit, l'une de mes sœurs allait se marier. Mon frère Joseph avait appris le métier de mon père dont je n'avais, moi, nulle envie, et je partis pour le service après avoir non pas terminé mes études, mais plus exactement dit au revoir à mes maîtres, toujours aussi indécis sur l'orientation de mon existence future.

Et le cœur sans excédent de bagages ! J'expliquerai plus tard pourquoi.

DÉBUTS

APRÈS un service militaire sans histoire, je rentrai à Ajaccio, préoccupé de trouver enfin une situation. Je dois honnêtement dire que j'en avais beaucoup envisagé comme convenant plus ou moins à ma culture, à mes aptitudes et à mes goûts, mais qu'à aucun moment l'idée ne me vint de faire carrière de chanteur... ni de me joindre à mon père Joseph pour l'aider et prendre sa suite. Le tailleur, travaillant courbé, ne chante pas ou malaisément.

La manière dont se déclencha mon actuelle aventure est, évidemment, jusqu'ici, ce qu'il y a de plus curieux dans mon existence. Après quelques tentatives à Ajaccio, mais qui ne me satisfaisaient point, je décidai de partir pour Aix. J'allai retrouver là-bas certains de mes amis de classe, alors étudiants à l'Université. Je comptais beaucoup sur eux, car la solidarité corse n'est pas, jusqu'ici du moins, un vain mot. Je me trouvai donc à Aix parmi les étudiants et aussi dans le milieu qui gravite autour des escoliers d'aujourd'hui : jeunes gens et demoiselles accueillantes.



*J'arrivais à l'âge
où il faut penser à gagner sa vie.*

A la vérité, je ne pensais pas beaucoup aux demoiselles car, désireux surtout de ne pas grever le budget paternel, j'avais vraiment le souci de l'avenir !

Or, un soir, dans une salle de café, où Corses et Provençaux fraternisaient, un de nos camarades du « Continent », qui m'avait dès la première rencontre marqué une sympathie toute particulière, me dit sans préambule :

— Dis-moi, il paraît que tu as une jolie voix ?

Lorsqu'on connaît ma timidité, on imagine le bredouillement que fut ma réponse.

— Euh ! oui ! Je chante... quelquefois... des chansons de mon pays.

Mon camarade insista :

— On m'a dit que tu avais une très jolie voix. Je crois que je pourrai te faire juger par le public... par le public payant. Un de ces jours, nous nous en irons dans la campagne et tu verras.

C'est ainsi que « Petit Louis », à qui je serrais la main déjà comme à un ami, entra dans ma vie pour devenir mon frère aussi affectueusement et aussi solidement que s'il était né de mes parents.

Petit-Louis était depuis longtemps déjà l'enfant chéri de tous les auditoires provençaux, de Marseille à Avignon. A la fois chanteur et impresario. Il apportait dans les villages les plus éloignés des routes nationales et des voies de chemin de fer, quelques heures de bonne humeur et de charme.

Il me fixa rendez-vous chez son pianiste, convoqua quelques-unes de nos relations communes et je chantai pour lui deux de nos vieilles chansons corses, accompagnées à la volée car, comme on pense, je n'avais pas l'ombre de partition. Ni paroles, ni musique !

Le cercle applaudit à tout rompre et décida que j'étais né pour devenir un grand chanteur.

Je n'en croyais rien. Petit Louis, rompu au métier jugea prudent de me faire travailler quelques semaines et cette fois sur textes et partitions. C'est tout ce que son pianiste consentit à faire pour moi. Il se refusa à me fournir le moindre conseil quant à l'enseignement vocal, déclara-t-il à Petit-Louis après m'avoir entendu : « Je n'ai rien à apprendre à Tino Rossi, je dirai même, ajouta-t-il, qu'il vaut mieux qu'on ne lui apprenne rien. Il chante naturellement, ce qui est encore, quoi qu'on en dise, la meilleure manière de chanter lorsqu'on le peut ».

— Vous avez raison, opinait Petit-Louis, il chante comme le rossignol et comme la source. Il n'est pas nécessaire qu'il sache pourquoi et comment.

MA PREMIÈRE SOIRÉE

C E sont les paysans, cultivateurs ou artisans du bourg de Laureis aux environs d'Aix-en-Provence qui payèrent les premiers pour m'entendre. « Petit-Louis », avec l'autorité que lui donnait sur ses spectateurs une vieille habitude, s'avança sur une scène improvisée et déclara :

« Je vais vous présenter un de mes jeunes amis qui possède, à mon sens, la plus jolie voix du monde. J'en ai beaucoup entendu au cours de ma carrière. Je n'ai jamais rien entendu de semblable. D'ailleurs vous allez en juger par vous-mêmes. Voici M. Tino Rossi.

M. Tino Rossi, recroquevillé dans un coin, ne se présenta pas au premier appel.

— Voici, répéta Petit-Louis, M. Tino Rossi.

Tourné vers le coin où je tremblais de tous mes membres, il me fit signe d'avancer, mais il me semblait que si je faisais un pas, tout s'écroulerait autour de moi. Je ne savais pas encore ce qu'était le trac. Je l'appris ce soir là. Une sueur froide me glaçait les reins et j'étais parcouru par des frissons qui me secouaient comme un cheval peureux. L'auditoire attendait et déjà des rumeurs se faisaient entendre

Du temps que Petit Louis était mon impresario (je lui pose la main sur l'épaule)



dans la salle. Petit Louis dut venir me chercher et me pousser en scène. Le pianiste attaqua résolûment les premières notes de ma chanson et comme si c'était un autre que moi-même qui chantât, ma voix soudain obéit aux appels impérieux du piano.

Je chantais dans une sorte de brume ouatée où toute conscience était abolie et de même de tout ce qui m'environnait.

Les applaudissements me tirèrent à peine de cette sorte de léthargie. Ils se prolongèrent jusqu'à ce que le piano attaquât la seconde chanson.

Comme pour la première, j'obéis malgré mon trouble à l'appel de l'accompagnement.

Dès que j'eus terminé, les applaudissements s'enflèrent jusqu'à l'ovation et j'étais là, tout gauche, devant ce public de paysans qui se fatiguaient les mains à m'applaudir et que, dans mon émoi, je distinguais à peine.

« Petit-Louis » vint me secouer et me dit :

Mon cher Petit Louis



— Tu vois, il faut que tu chantes une troisième chanson, on la réclame, on l'exige, c'est le succès, c'est le triomphe !

— Mais, tu sais bien, lui répondis-je, affolé, que je n'en connais que deux.

— Alors, dit Petit Louis, il faut jouer la règle ! je vais annoncer que tu n'en connais pas d'autres.

Et il fit loyalement l'aveu de l'affreuse pénurie où se trouvait encore mon répertoire.

Aussitôt une clameur monta dans la salle :

— Les mêmes ! Les mêmes !

Petit Louis s'inclina, se retira, le piano recommença la première, puis la seconde chanson et c'est avec un sentiment plus net de ma situation que je les chantais à nouveau.

Chers braves gens de Laureis ! C'est eux qui m'ont ouvert la barrière du stade où je me suis élancé pour conquérir la faveur du public. Cela commença par une cinquantaine d'auditeurs, mais qui ne passent pas pour un public facile. N'oublions pas qu'ils habitent le pays des cigales et soulignons avec émotion que c'est de là que me vint le conseil si souvent pernicieux, « tu n'es pas né pour jouer les fourmis, va et chante ».

C'était en 29, Petit Louis m'engagea aussitôt, ferme, comme un grand impresario et ce furent quelques mois d'une existence exquisite. Nous allions de village en village, comme les troubadours d'autrefois, nous collions nous-mêmes nos petites affiches, nous faisons nous-mêmes de bistrot en bistrot, de la Mairie à la Poste, notre tournée de publicité et le soir, ayant joyeusement chanté, nous partagions 30, 40 ou 50 francs. Nous cassions la croûte avec les bons paysans et nous étions heureux.

Quinze jours après ma première présentation, je retournai à Laureis, où l'on m'avait redemandé et sans pressentir, à la vérité, les succès qui m'attendaient dans les grandes villes, je me retrouvai avec reconnaissance devant ceux qui m'avaient donné, dès nos premières rencontres, quelque chose qui vaut mieux que l'argent : je veux dire *la confiance en soi-même*.

Cependant, durant nos séjours à Aix, nous nous amusions à enregistrer nos chansons et j'avais aux disques que nous tirions d'une machine très rudimentaire, une supériorité très nette sur les collègues de « Petit Louis ». Il me disait :

— Pour obtenir des disques pareils avec un si pauvre enregistrement, il faut que tu aies une voix rudement phonogénique.

MON PREMIER DISQUE

*M*on premier disque, je l'ai payé.

J'ai pris, depuis, une assez belle revanche, mais il importe après en avoir tant enregistrés, tant vendus, de fixer ce point de la petite histoire discophile : j'ai payé pour mon premier enregistrement. Et c'est de ce jour-là que les pavillons des phonographes commencèrent à se transformer pour moi en sourires de la fortune.

Mon père en apprenant que je devenais chanteur au lieu de m'engager dans

une carrière administrative, commerciale ou industrielle, était venu me sermonner à Marseille. Il connaissait ma voix, se rappelait nos soirées familiales autour du berceau de ma sœur Laurence, et du jeune Dominique, mais il ne se rendait pas compte du tout, pas plus que moi d'ailleurs, de l'attrait que cette voix pouvait avoir pour les auditeurs. J'entends pour des auditeurs ayant dûment payé leurs places pour m'entendre.

— Et bien, lui dis-je, nous allons aller rue Saint-Ferréol où chacun peut faire enregistrer sa voix à très bon marché. Je vais enregistrer une chanson corse et



J'ai pris depuis — et à Marseille même — une assez belle revanche.

une chanson française et tu les emporteras à Ajaccio. Là, tu feras tourner tous les disques qui te tomberont sous la main et de temps en temps tu écouteras le mien, parmi les autres, comme si je n'étais pas ton fils, et tu tâcheras de te faire une opinion.

Nous entrâmes, je chantai et le marchand posa le disque sur un phonographe pour vérifier la qualité de son enregistrement. À peine ma voix s'éleva-t-elle dans le magasin, qu'un monsieur s'approcha de nous et écouta avec une extrême attention.

— Qu'est-ce qui a chanté ça ?

— C'est mon fils que voici, lui répondit mon père.

— Votre fils a une voix ravissante, lui dit le monsieur, mais est-ce qu'il ne chante vraiment qu'en Italien ?

— D'abord dit mon père, chatouillé au vif dans son particularisme insulaire, ce n'est pas de l'italien, c'est du corse, et ensuite mon fils est Français et la preuve

c'est que l'autre face du disque est une chanson française.

On tourna le disque et la figure du monsieur devint de plus en plus admirative.

On notera ici que c'est mon père qui répondait et non moi-même. D'abord parce que je crois bien que je ne guérirai jamais de ma timidité et ensuite parce que, chez nous, dans notre île, quelque soit l'âge auquel on peut atteindre, lorsque le père est là c'est lui seul qui répond.

Les deux faces ayant été une ou deux fois encore *tournées*, le Monsieur se présenta :

— Je suis, dit-il l'agent général des disques Parlophone pour le Midi.

Il marqua une préférence très nette pour les chansons en dialecte, me donna son adresse et me dit :

— Venez à Paris, vous aurez un bon contrat, mais formez-vous un répertoire digne d'un véritable enregistrement.

J'étais surtout content que cette scène se soit déroulée en présence de mon père qui pouvait ainsi rentrer à Ajaccio rassuré, mais comme je ne pouvais croire à ma chance, au lieu de remercier vivement le représentant de Parlophone de sa gentillesse, je lui dis d'un air bougon que je regrette encore :

— En tous cas, Monsieur, ne me faites pas travailler des chansons pour rien.

— N'ayez aucune crainte me fut-il répondu, et la preuve c'est que nous allons prendre rendez-vous tout de suite.

Je partis pour Paris, j'y enregistrerai mon premier disque de chansons corses :

J'ai touché 400 francs, c'est-à-dire que mon voyage ne me fut pas complètement remboursé.

J'en fus de ma poche et je rentrai dare-dare à Marseille où j'avais la promesse d'entrer à l'Alcazar.

Je connus là des succès émouvants et je m'aperçus que de l'Alcazar ma voix avait été entendue jusque dans les cercles les plus fermés puisqu'à une des plus grandes manifestations de bienfaisance de Marseille on me demanda de venir chanter. La Soirée se déroulait aux Variétés.

Nous étions parvenus à l'an 32 et j'étais lors de cette grande manifestation noyé au milieu des vedettes et, comme on fit dans le métier, appelé à *essuyer les planches*.

Je les essayai. Je me rappelle que ce soir-là je chantais la *Romance de Maître Patelin*. Le public de choix réuni dans la salle me la fit bisser. Il ne voulait point me laisser sortir de scène et fort heureusement mon répertoire s'était développé. Le Directeur des Variétés, M. Franck, m'embrassa lorsque je pus enfin me retirer en me disant :

— Pour moi, merci, mais pour toi je te prédis de nombreuses soirées pareilles à celle-ci et peut-être plus brillantes.

Alors je me décidai à gagner la capitale. J'étais un bien pauvre petit Restignac et je ne m'écriais pas en me tournant sur le trottoir de la Gare de Lyon... « Maintenant Paris à nous deux ! »

Je me disais simplement : et maintenant Il faut y vivre aussi dignement que possible.

PARIS

J'AVAIS déjà sous le bras un disque et les critiques... qui depuis mais alors... l'avaient assez élogieusement commenté pour que le Directeur de Columbia ne me fit pas faire trop longuement antichambre. Je signais avec lui mon premier contrat sérieux et M. Bérard est devenu mon ami.



Je fis aussi quelques apparitions, si l'on peut ainsi s'exprimer, à la radio et enfin M. Goldin m'engagea une première fois à l'A. B. C. J'y chantais en habit des chansons de charme et rien ne me déplaisait plus que de chanter dans ce vêtement noir.

« Tout le monde chante en habit, me disais-je, et il me semble que je ne me distinguerai jamais des autres si je continue à me produire dans ce costume standard. »

Je cherchai quelle présentation je pouvais bien donner à mes chansons et je conclus que puisqu'une partie de mon répertoire était en langue corse, le mieux était d'adopter le costume des paysans de chez nous : les bottes, la demiculotte de velours, la chemise de couleur et la veste comme ils la portent là-bas sur l'épaule.

J'ai entendu un jour, une femme assise au premier rang de fauteuil dire : « Quelle idée a-t-elle de s'habiller en argentin ? ». J'aurais voulu pouvoir répondre à cette spectatrice que pour émettre une pareille question il fallait qu'elle ne connût ni le costume gauchois, ni le costume corse. Ils ne se ressemblent pas du tout. Je ne suis pas déguisé, je suis vêtu comme on l'est encore dans nos villages et je chante comme on chante encore dans nos villages.

De même, au lieu de me faire accompagner par le piano, instrument qui n'encombre pas beaucoup de maisons entre le Cap Corse et Bonifacio, je résolus de me faire accompagner par la guitare et d'y chercher moi-même quelques accords essentiels à la direction de mon chant.

Je travaillais très longtemps, à partir de ce jour-là, mes chansons et ma présentation. La chance continuant à me sourire, j'entrai au Casino de Paris pour jouer dans la Revue « Parade de France ». La scène consacrée à mon île natale. La période de mes débuts était heureusement révolue.

En chanteur mondain

AUJOURD'HUI

A partir de ce moment j'eus de la peine, tant les événements se précipitèrent, à retrouver mes esprits. Tous ces événements n'ont pas été également heureux. C'est qu'à cette vitesse, il y a forcément décalage entre les divers éléments qui composent l'existence d'un artiste tels que sa vie privée, sa vie publique, ses cachets ou honoraires du passé, du présent et ceux de l'avenir, ses ambitions d'hier et celles de demain...

Lorsque le public fit de moi d'une des grandes vedettes de « Parade de France », je continuai à n'être pour l'administration du Casino de Paris que l'artiste qui avait son contrat pour le tableau de la Corse. Et je n'ai rien à dire là contre. M. Henri Varna a toujours été et demeure pour moi le plus amical des directeurs. Et il le prouve. Mais enfin j'ai vécu quelques mois en déséquilibre entre ce que je gagnais d'argent et ce que je récoltais d'applaudissement. On dira que cela n'a aucun intérêt. Pardon ! Il y a des questions de soins, d'études, de logement, voire de vêtements qui deviennent chaque jour plus impérieuses.

Ainsi en ce moment j'habite à Paris mais je couche à la campagne. Doubles frais sans compter les déplacements de chaque nuit et de chaque matin.

Ces précautions élémentaires m'auraient été aussi indispensables, il y a deux ans... mais il m'était impossible de m'y soumettre et pour cause.

Au contraire en sortant du Casino de Paris j'allai faire des tours de chant dans des établissements de nuit... dont certain oublia de me payer... alors que j'avais très grand besoin de cet argent. Bref, je vécus près d'un an tiraillé de droite et de gauche entre un succès affirmé et des propositions qui ne reconnaissaient pas ce succès.





Rien ne se fait sans travail.

Pour se faire les poumons



Voici un exemple des aventures que je cours.

Un de mes amis était chef de service d'une grande Société de Théâtres Cinématographiques. Il me signala à son collègue chargé de la « programmation sur scène », c'est-à-dire du recrutement des artistes qui paraissent en chair et en os entre les images animées dans les cinémas de quartier.

Le collègue fit :

— Peuh ! qu'est-ce qu'il gagne au Casino de Paris ?

— Quelle importance ? Il a signé son contrat alors qu'il était à peu près inconnu mais aujourd'hui...

— Je ne peux pas, trancha le collègue, lui donner un sou de plus que M. Varna.

Bien entendu mon ami refusa pour moi.

Quelques semaines après, je dis bien quelques semaines, ce seigneur dédaigneux m'offrait le quintuple de ce qu'il m'avait refusé ; mais on conçoit que son dédain ait jeté le trouble dans mes espérances.

Je dois, ainsi qu'à M. Varna, une gratitude toute particulière à M. Goldin qui joua avec moi un jeu d'une loyauté admirable. Lors de mon second engagement chez lui, il me demanda de prolonger cet engagement... mais en augmentant mes cachets. Puis il me refit la même demande et toujours en proportionnant mon gain à l'affluence du public. C'est ainsi que je demeurai six semaines à l'A. B. C., événement unique dans les annales de ce genre d'établissement, c'est ainsi qu'un bon directeur me fit gagner chaque semaine un degré sur l'échelle des vedettes.

Je tiens à rappeler ces anecdotes et surtout celle de la tournée dans les cinémas de quartier non parce qu'elles sont passionnantes au premier abord, mais parce qu'on y relèvera une vérité essen

tielle et toujours oubliée : *Les recommandations sont toujours inutiles et quelquefois nuisibles.* On ne se recommande que soi-même car personne n'a envie de jeter l'argent par les fenêtres pour faire plaisir à un ami, même intime, et surtout à de vagues relations.

On m'objectera qu'il est des exemples nombreux d'acteurs ou surtout d'actrices pour la gloire desquels des sommes considérables ont été dépensées. Je réponds : d'abord ces exemples ne sont pas nombreux mais rarissimes. Ensuite, il s'agit très précisément de fous qui veulent jeter l'argent par les fenêtres ; que la qualité artistique du sujet n'entre pas en jeu mais seulement l'amour, la sensualité, le vice ou la tendresse. Enfin que ces essais ont toujours été malheureux sauf des



A Casablanca... en studio

cas très exceptionnels où l'artiste réduit à ses propres moyens aurait peut-être attendu plus longtemps le succès mais l'aurait sûrement conquis.

C'est sans recommandation — comme je l'ai établi par quelques-uns de ces souvenirs — que j'ai été engagé et par Columbia et par le Casino de Paris et par

M. Goldin. Cela ne veut pas dire qu'il est indifférent à un artiste d'être soutenu. Je l'ai été et je veux ici adresser l'expression de toute ma gratitude à ceux qui ont guidé mes premiers pas, à ceux qui m'ont adressé les premiers compliments... Parmi ceux-là même il s'est formé depuis quelque temps, deux camps : ceux qui auraient voulu me voir persévérer dans mon répertoire purement folk-lorique et ceux qui admettent parfaitement que je cherche par de nouvelles créations à susciter l'émotion de mes auditeurs. En un mot ceux qui me reprochent et ceux qui admettent qu'à ma valeur artistique s'ajoute une valeur commerciale. Ma plume vient d'écrire un mot qui a, dans l'existence de tous les artistes un poids considérable, un poids d'or ou de plomb selon les conjonctures et les températures : *valeur commerciale*.

Dois-je avouer que j'ai longuement réfléchi sur ce sujet et que les critiques m'ont rouvert plongé dans des abîmes de perplexité. Je n'ai pas ici à faire le procès de ceux qui ont écrit des phrases bien sévères sur mes dernières créations. Je déclare qu'il y a entre le public et l'artiste un compromis à établir. Celui-ci offrant ce qu'il croit être le plus convenable à ses dons et à son caractère ; celui-là faisant un choix marquant sa réaction par l'approbation, le silence ou même le blâme.

Celui qui obéirait aveuglément au public serait, à mon avis un mauvais artiste ; celui qui n'obéirait qu'à lui-même ne vaudrait pas beaucoup mieux. Le compromis établi précisément un moyen terme entre les aspirations de l'un et les désirs de l'autre afin que l'un et l'autre soit aussi satisfaits que possible de leur rencontre.

C'est une question extrêmement grave et qui bouleverserait facilement nos existences si nous voulions écouter tous les conseils. Je remarquais tout à l'heure que les recommandations étaient toujours inutiles et quelquefois nuisibles ; je remarque maintenant que les conseils sont très rarement désintéressés et efficaces, le plus souvent intéressés et néfastes.

Or, on ne peut s'imaginer l'affluence de conseils qui s'écroule sur la tête d'un malheureux artiste touché par le succès.

Quant à moi, si j'établis une moyenne entre ceci et cela, entre les : « tu devrais changer » et les : « tu devrais persévérer, entre les : « Tu te trompes » et les : « Tu ne comprends pas... » tout cela se résumerait en une simple phrase :

— *Cesse donc d'être TINO ROSSI !*

On comprendra qu'il m'est difficile, à bien des égards, de leur donner satisfaction.

Je note sans acrimonie ceci : on me reproche en bloc de ne pas satisfaire l'élite... mais lorsque j'enregistre des airs classiques ou des morceaux d'opéra-comique, lorsque je chante *La lettre de la Périchole*, les romances de *Des Grieux*, les poèmes de *Richepin*, on oublie d'en parler pour établir le « compromis » dont j'ai parlé entre mon goût et le goût moyen du grand public qui demeure mon refuge, mon soutien et mon ami !

C'est à mon sujet qu'un écrivain natif d'Ajaccio, à qui me lient des sentiments d'une très vive amitié a mis la chose au point dans les lignes suivantes qui m'ont plus d'une fois réconforté :

« L'esprit souffle où il lui plaît et le génie ne rend point de comptes. Il aurait donc été possible que d'un jeune napolitain ou d'un jeune tourangeau élevé

« dans l'île surgit un barde qui éblouit les Corses eux-mêmes par son expression
« spécifiquement insulaire. Je note cette éventualité d'autant plus librement
« qu'elle ne s'est pas produite ; mais l'ayant notée, je suis à mon aise pour repor-
« ter sur Ajaccio les hommages qu'a, jusqu'ici, reçus Tino Rossi. Hommages
« mérités certes, hommages que je voudrais qualifier d'irréfutables.

« Il est des valeurs qui supportent malaisément l'analyse et ne supportent pas
« du tout l'opposition. Ce sont généralement celles qu'un nomme des *forces de la*
« *nature*. Ces valeurs ne sont cotées ni par les agents de change, ni par les banquiers
« ni même par les impresarios. Le public est le seul maître de certains destins.
« Il juge avec intransigeance. Il décide sans appel. Tout l'or du monde ni la plus
« basse obséquiosité ne sauraient lui faire adopter une actrice ou un acteur qui
« ne l'émeut point. Par contre, il s'infligera de gaieté de cœur, de très lourds sacri-
« fices pour pouvoir admirer les artistes qui l'émeuvent.

« Je sais... D'un point de vue strictement moral c'est quelque fois exaspérant.
« Mais la morale n'a rien à voir en ces affaires Le public paie. Ayant payé, il
« siffle ou applaudit. Or, ses applaudissements signifient son désir de revenir.
« Et puis de revenir encore. On appelle ces promesses crépitantes, le succès.
« Tino Rossi en savoure actuellement toutes les joies : sur la scène, dans les sil-
« lons lilliputiens des disques, sur les ondes de la T. S. F. Grâce à la présence
« miraculeuse que recréent les machines à aiguilles ou à lampes, sa voix fait battre
« des milliers de cœurs à la fois et à toute heure. Des cœurs qui ne sont pas corses
« et qui accueillent, pour la première fois, le cri de douleur ou de joie corses comme
« un cri fraternel ! Pour la première fois, sur le continent et aussi (nos contempo-
« rains en peuvent témoigner) pour la première fois dans l'île de Corse. »

Aux Six-Jours avec Fredo Gardoni.



LA RANÇON DU SUCCÈS

COMME on le voit, Pierre Bonardi dans l'article ci-dessus, admet qu'il est quelquefois exaspérant pour certains esprits de constater certains succès. Il pensait à ce moment à l'éternel débat entre les bénéfiques pécuniaires des artistes et la pauvreté des savants de laboratoire. Mais il a ajouté, s'agissant de moi, que j'avais mis en communication comme avaient fait, depuis la guerre, Raquel Meller et Carlos Gardel, des races de langues différentes.

C'est là un sujet de satisfaction et d'orgueil que je n'ai pas à me refuser, mais cette communication établie puisque je suis Français et de langue française je ne vois pas pourquoi je me serais interdit des chansons que des compositeurs tel que Vincent Scotto ont bien voulu composer pour moi.

Je n'utiliserai point de sottise flatterie en affirmant à mon cher Vincent Scotto qu'il suffit qu'il croque trois notes sur une portée pour que j'en tire des effets merveilleux, mais je le remercie d'avoir dressé à côté de mon répertoire folk-lorique corse et du répertoire classique un répertoire moderne de chansons d'amour et de charme. Ceci ne détruit pas cela mais le complète.

On peut discuter là-dessus et l'on ne s'en prive pas. Je n'esquive pas la discussion. Tous mes amis reconnaissent mon extrême curiosité à entendre tous les avis, ma déférence à écouter tous les conseils... mais La Fontaine l'a dit :

« ...j'ai les miens, la cour, le peuple à contenter...
et là-dessus, le Bonhomme a raconté l'histoire du meunier...

« qui prétend contenter tout le monde et son père ».

Désarmerai-je un jour les malveillances, les rancunes irraisonnées.

On n'imagine pas jusqu'où peuvent aller des sentiments de jalousie exaspérée. Ou plutôt si, on l'imagine aisément aux bruits qui ont été colportés.

Je me repose entre deux engagements.

On dit aussitôt que j'ai perdu la voix, et que c'en est fini de ma carrière.

Suis-je souffrant ?

Suis-je en vacances entre deux contrats ?

On chuchote que j'ai disparu pour des motifs inavouables.

Pas moins !

Ai-je un petit kyste à la paupière qu'on m'enlève d'un coup de thermocautère sans seulement que j'interrompe mes représentations ?

J'ai un œil de verre !

Rançon du succès.

Faut-il en rire ou en pleurer ?

Jusqu'ici je n'en ai pas été ému, car les ficelles sont trop grosses. Mais ceux qui m'aiment en ont souffert pour moi. Moi. Non !

Je me suis penché au contraire avec intérêt sur certaines critiques traitant sans indulgence de ma façon de chanter, sur le choix de mon répertoire. Là, je m'y arrête, car je peux trouver un enseignement.

Voyons !



Avec le metteur en scène de Marinella, mon ami Pierre Caron

Quant à mon chant on oublie qu'il n'est pas un produit de fabrication laborieuse, mais un art naturel. Je n'ai donc aucune raison de rendre artificiel ce que m'a donné la nature.

Quant à mon répertoire, je conçois que toutes mes chansons ne plaisent pas à tout le monde, mais...

...mais une chanson n'est pas une marchandise qu'on impose. C'est une œuvre qu'on propose et dont le public dispose.

Que dois-je faire si le public enlève les disques par milliers et me réclame cette chanson chaque soir ?

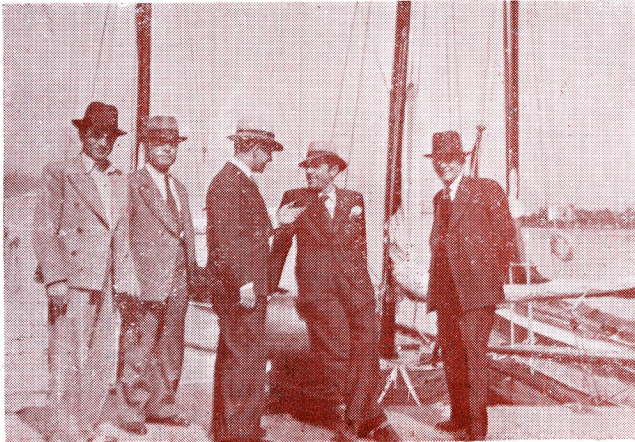
— Pardon, monsieur Zoïle. Pardon, madame son épouse. Si vous voulez bien, nous allons mettre cette question au point. Vous croyez contraire à votre dignité d'écouter tel air sur telles paroles ; vous croyez contraire à votre économie domestique de dépenser le prix de deux fauteuils ou de quelques disques qui vous permettraient de juger *sur un ensemble* ; vous croyez contraire à votre santé de sortir quand il pleut et de faire la queue à la porte de l'établissement où je chante...

...et vous me demandez sans sourciller de décevoir au nom de votre esthétique prudente, économe et méfiante, les braves et bonnes gens qui ont fait la queue et consenti un sacrifice d'argent pour entendre justement la chanson que vous n'aimez pas.

« Monsieur Zoïle, vous êtes un égoïste et madame votre épouse itou !

Je suis, par contre, très sensible aux indications qui me viennent d'esprits que j'admire et dont je sais le parfait désintéressement. J'en discute plus respectueusement, mais j'en discute tout de même.

A Ajaccio avec mon père (à droite) et mes vieux amis.



L'avion d' Ajaccio

Ainsi, Mme Colette a écrit que mes auditrices lorsqu'elles m'écoutent sont surtout sensibles à l'homme « parce qu'il est beau ».

Le compliment me laisse confus et je bénis cette confession, car le garçon qui se prendrait au sérieux sur un pareil éloge se condamnerait par là même à ne jamais en mériter d'autres.

Beau ou pas beau,

il y eut une période où l'on ne connaissait ni la couleur de mes yeux, ni la forme de mon nez, ni ma taille en centimètres. Or, on vendait en ce temps là un demi-million de chansons enregistrées sur disques !

Quel rôle a bien pu jouer mon physique dans ces ventes !

Ne serait-il pas plus simple et plus conforme à la réalité de penser que ma voix porte en elle une vibration que je reconnais indépendante, au départ, au début, de toute volonté et de tout effort, mais qui crée un état d'euphorie en des jours où l'on en a plus que jamais besoin ?

Ne serait-il pas plus simple de penser que j'ai trouvé miraculeusement la voie pour laquelle j'ai été créé et mis au monde ? Et que je dois m'y maintenir ?

Quel est en somme mon devoir ? Pourquoi suis-je né, comme me disait aux premiers jours de nos départs mon vieux petit Louis ?

— Je suis né pour apporter aux êtres rongés par le souci quotidien, un instant d'oubli, de délassement, d'évasion. Je suis né pour apporter un peu d'apaisement aux cœurs troublés ou angoissés et de la joie aux amoureux. Telle est la mission que je n'ai pas recherchée, mais puisqu'elle m'a été dévolue, je serais impardonnable de ne pas la poursuivre de toutes mes forces et de tout mon cœur.

Des lettres que je reçois et dont je reparlerai, surgissent pour moi des tableaux que je voudrais présenter au lecteur pour bien lui faire comprendre les soucis que me donne l'expérience :

C'est l'hiver, dans la montagne, la ferme est dans la solitude, la neige s'accumule sur le toit. Une famille pense aux difficultés de l'existence chaque jour plus âpre, aux absents qui luttent durement dans les villes. Toutes ces pensées ne sont pas couleur de rose. Alors on ouvre la T. S. F., ou bien l'on place un disque sur le phonographe et je chante. Je chante des sentiments élémentaires ou profonds, des sensations agréables ou magnifiques. Toutes les gênes, toutes les angoisses s'envolent.

Transposez cette scène à des milliers d'exemplaires (qu'on me fasse la charité de croire qu'il y a là nulle vanité, que je ne m'en rapporte en ce moment qu'au chiffre de disque vendus) (1), dans d'autres fermes, dans d'autres maisons des villes où l'amour est douloureux au lieu d'être joyeux... ou l'amour est timide au lieu d'être fier.

Transposez aussi dans la brousse coloniale où l'homme se sent si loin de son foyer.

Transposez partout où quelque douleur alourdit quelque esprit ou quelque âme et vous comprendrez que notre rôle n'est pas toujours d'exalter ou de grandir mais souvent aussi de consoler et de bercer.

(1) Près de deux millions et le rythme se poursuit à près de 50.000 par mois.



Repos



Papa et Maman Rossi.

Il m'arrive à certains instants de sentir une communion si intense entre une salle et moi que je me revois au milieu de ma famille à l'âge de sept ans berçant ma petite sœur Laurence pour qu'elle s'endorme.

Beaux esprits, servez-vous du mot pour crier au soporifique. Ce n'est pas le spectateur que j'endors, c'est son chagrin. A d'autres instants et avec d'autres chansons, j'ai l'impression que la salle est comme la jeune fille qui soulevait doucement ses jalousies alors que j'allais en Ajaccio lui chanter une sérénade et qu'elle m'en remerciait par un sourire. Et puis encore il me semble que la salle toute entière est transportée dans un autre milieu et que lorsque je chante :

*Je m'embarquerai, si tu le veux,
Comme un gai marin quittant la grève.*

elle s'embarque et elle quitte la grève avec moi.

Voilà les satisfactions suprêmes que doit rechercher l'artiste et que je recherche. On voit que l'égoïsme n'y a pas une grande part.

Que tout cela nous comble d'une aisance matérielle et même de quelque superflu, je comprendrais mal qu'on en soit jaloux ou mécontent. Qu'on n'oublie pas, lorsqu'on fait miroiter aux yeux des braves gens le chiffre des cachets considérables, qu'il y a, derrière les Directeurs qui nous payent, le Fisc et qu'après le Fisc il y a la famille que mon père et ma mère ont si laborieusement élevée ; que ces deux parents exemplaires ont largement droit à quelque compensation pour leur vie de travail et de dévouement et qu'il serait inconcevable que je fusse heureux sans leur apporter à eux-mêmes une grande part de mon bonheur.

Et puis qu'il me soit permis aussi d'observer qu'à nous autres comme aux écrivains et aux peintres et à tous individus travaillant seuls et arrachant tout d'eux-mêmes, on ne saurait reprocher ce qu'ils gagnent car ils ne le tirent pas de la sueur d'autrui.

Personne ne souffre pour embellir notre existence. Au contraire, chaque lecteur, chaque auditeur, chaque amateur, nous récompense de l'effort que nous faisons

pour offrir à nos contemporains un peu de joie, de plaisir ou de divertissement.

Nous nous réjouissons d'autre part, de participer à la prospérité générale et de faciliter le travail et la vie d'innombrables familles. Pense-t-on au nombre de collaborateurs que fait vivre le succès d'un grand établissement de spectacles ?

Pense-t-on au nombre de collaborateurs dont l'existence est mieux assurée par une vente supplémentaire de *cinquante mille* disques pas mois ?

LETTRES

JE m'étais promis de rechercher parmi les milliers de lettres que je reçois, que, je lis, et que Petit Louis s'emploie à classer, les pages les plus émouvantes les plus pittoresques, les plus inattendues...

Mais en somme, ne l'ai-je pas déjà fait en évoquant les tableaux de solitude, de tristesse, d'ennui, d'amour ou de charmante maternité qui s'échappent de ces lettres.

En dire plus, en détacher des phrases me paraîtrait maintenant une véritable trahison.

Chères lettres ! Elles viennent de tous les points du monde où sont allés tourner mes disques et c'est une impression singulière que de recevoir des confessions de Perse, de Chine ou d'Océanie ou encore des déserts où nos soldats montent la garde dans l'immensité,

*...dédicacer
et puis encore
dédicacer...
sans perdre
le sourire.*



Un Français est exilé. Je rends son exil moins pénible... Cela compte, qu'on m'en croie, dans l'existence d'un artiste, ces amitiés lointaines.

Oui, je sais ! On voudrait surtout que j'épilogue sur les déclarations d'amour...

Elles arrivent : ingénues ou épicées, naïves ou avisées. Je ne me pardonnerais pas la moindre indiscretion sur ce sujet, que mes correspondantes soient rassurées, je garde pour leurs témoignages de sympathie, même brûlante, un profond respect et une reconnaissance qui m'imposent la discrétion. Leur secret ne sera pas galvaudé.

Et puis, leurs cœurs sont trop bien placés — leurs lettres le prouvent — pour que je les confonde toutes avec celle qui déclara, un soir :

— Tino Rossi ! Ah ! Il a une voix à vous faire un enfant.

J'espère que son mari s'est servi... d'un disque et de son autorité conjugale pour travailler cette nuit-là, à l'accroissement de la population française.

TINO ROSSI.

Lettres...



PHOTOS : INTRAN STUDIO
BRODSKY-PICOCHÉ, Paris
BROUCHIGAN, Aix-en-Provence
RATEL, Casablanca
A. TOMASI, Ajaccio

SÉLECTION D'ENREGISTREMENTS DE TINO ROSSI

DE SON FILM "AU SON DES GUITARES" :

CHANSON POUR MA BRÛNE — TANT QU'IL Y AURA DES ÉTOILES.....	DF	1991
BELLA RAGAZZINA — LOIN DES GUITARES.....	DF	2002

DE SON FILM "MARINELLA" :

MARINELLA — J'AIME LES FEMMES, C'EST MA FOLIE.....	DF	1895
LAISSEZ-MOI VOUS AIMER — TCHI-TCHI.....	DF	1893

RENDEZ-MOI MES MONTAGNES — ROMANCE.....	DF	2050
CHANSON DU GONDOLIER — UNE ÉTOILE QUI PASSE.....	DF	2049
UN JOUR JE TE DIRAI — DANS LE JARDIN DE MES RÊVES.....	DF	2033
D'AJACCIO A BONIFACIO — STELLINA.....	DF	1973
COLOMBELLA — LE SECRET DE TES CARESSES.....	DF	1955
LES BEAUX JOURS — ELLE... RIEN QU'ELLE.....	DF	1952
PARTIR UN JOUR — AU DELA DES NUAGES.....	DF	1935
VOULEZ-VOUS, MADAME ? — D'UN BATEAU.....	DF	1913
UN VIOLON DANS LA NUIT — LA SÉRÉNADE A LENA.....	DF	1817
IL PLEUT SUR LA ROUTE — DES PEINES D'AMOUR.....	DF	1786
TOI — D'UNE GONDOLE.....	DF	1785
VOGUE MON CŒUR — AMAPOLA.....	DF	1765
CHANSON POUR NINA — POUR T'AVOIR AU CLAIR DE LUNE.....	DF	1756
NE ME MÉPRISE PAS ! — EN SUIVANT LA RIVE.....	DF	1742
LE CHALAND QUI PASSE — RIEN.....	DF	1736
GUITARE D'AMOUR — ADIEU HAWAÏ.....	DF	1730
LA PETITE VILLE — TE CHÉRIR UNE NUIT.....	DF	1689
NOËL EN MER — VENISE ET BRETAGNE.....	DF	1645
JE VOUDRAIS UN JOLI BATEAU - APRÈS TOI JE N'AURAI PLUS D'AMOUR.....	DF	1631
VIVONS L'AMOUR, VIVONS LA VIE ! UN BAISER DE FEMME SOUS UN CIEL DE FEU.....	DF	1606
VIENI, VIENI ! - O CORSE, ÎLE D'AMOUR.....	DF	1605
L'AMOUR EST UNE ÉTOILE - C'ÉTAIT UN MUSICIEN.....	DF	1564
VOUS, QU'AVEZ-VOUS FAIT DE MON AMOUR - POURQUOI QUAND JE TE DIS JE T'AIME.....	DF	1552
TANGO DE MARILOU - VIENS AIMER.....	DF	1338

CHANSONS CORSES :

O CIUCIARELLA - NINA-NANNA.....	DF	1920
AJACCIU BELLU - CANZONA DI U CUCU.....	DF	1297
BERCEUSE - A RUSTAGLIA.....	DF	1296

CHANSONS ITALIENNES :

VIOLINO TZIGANO - VIENI MARY.....	DF	1818
PARLAMI D'AMORE MARIU - FINESTRE.....	DF	1435

OPÉRA-COMIQUES - MÉLODIES :

LE ROI D'YS - MANON (Le Rêve de des Grieux).....	BF	21
ROMANCE DE MAÎTRE PATELAIN - OU VOULEZ-VOUS ALLER ?.....	BF	29
D'UNE PRISON - PAYSAGE.....	DF	1783

Exclusivité

DISQUES

Columbia
anal

**TINO
ROSSI**

LE PRÉSENT OUVRAGE
TINO ROSSI PAR LUI-MÊME
A ÉTÉ ÉDITÉ PAR
LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE
DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITIONS
26, RUE DE BASSANO - PARIS



ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE LA
SOCIÉTÉ MODERNE
D'IMPRESSIONS
35, R. MAZARINE, PARIS
LE 27 JANVIER 1937
ET DISTRIBUÉ PAR
LES SOINS EXCLUSIFS
DES MESSAGERIES
H A C H E T T E

La **Société Française de Librairie et d'Éditions** procure aux Auteurs la plus large diffusion, en présentant leurs ouvrages avec un soin particulier, en effectuant une mise en vente minutieuse et en trouvant les lecteurs intéressés par l'Ouvrage édité.

La **Société Française de Librairie et d'Éditions** conçoit son rôle d'Éditeur comme une **collaboration** avec l'Auteur. Les meilleurs Auteurs ne connaissent pas toujours les plus gros tirages, mais leurs meilleures œuvres sont toujours assurées du succès qu'elles méritent, quand on les fait connaître comme il convient.

